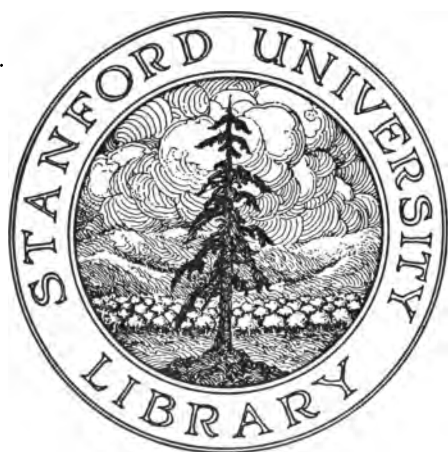

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

[redacted]

Le Pain du Péché

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

LE

Pain du P

DRAME PROVENÇAL DE THÉODOR

Mis en vers français

PAR

PAUL ARÈNE

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Libr



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉI

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-

M DCCC LXXXVIII

A MADAME MARIE DE

Permettez-moi — en même temps qu
pour le succès que le drame leur doit, d
les comédiens du Théâtre-libre — de vo
traduction du Pain du Péché.

Théodore Aubanel l'eût certainement f
s'il avait pu voir de quel cœur vous avez
quel admirable talent vous avez personnifi

PERSONNAGES

MALANDRAN	MM.	
VÉRANET		
RAMON		
FANETTE, femme de Malandran . . .	Mmes	
TANTE MIAN, domestique.		
UNE HOTESSE.		
LE PETIT VALET.		
GABRIELON, } Fils de Malandran.		La pe
NOUVELET, } Fils de Malandran.		Les p
MIUS, } Fils de Malandran.		JE.
L'ENFANT DE L'HOTESSE. . .		La pe



PREMIER ACT

Le devant d'un Mas dans la plaine

SCÈNE PREMIÈRI

FANETTE, *assise près de la porte, tress* *chapeau.* GABRIELON, NOUV *jouent autour d'elle.*

FANETTE.

Sans toi, petit, sans vous, enfants, hélas !
Serait triste... Il paraît pourtant que l'on

Et que je suis heureuse... Ah ! certes, il en est
Plus d'une qui, portant dentelle à son bonnet,
Se contenterait bien pour sa part en ce monde
De mon bonheur. Ici tout fleurit, tout abonde ;
Mes enfants sont rieurs et braves, la maison
Voit son bien s'allonger plus loin que l'horizon ;
Mon homme est travailleur, riche, j'en suis aimée
Et je l'aime. Mais quoi ! toujours vivre enfermée,
Vivre seule toujours, est-ce vivre ? Mes nuits
Sont noires et mes jours tissés de longs ennuis.
Je pleure sans raison et je crois être folle
Parfois, tant ma pensée en rêves fous s'envole.
Car mes rêves du jour que je n'ose achever
Sont, plus que ceux des nuits, étranges à rêver.

NOUVELET.

Mère, veux-tu jouer ?

FANETTE.

Que faire, ainsi perdue
Dans ce Mas du Trebon, au fond d'une étendue
De grands prés et de blés ? O mon Arles ! ô jours
De ma jeunesse, quand serrant d'un long velours
Le tour de mes cheveux, la taille souple et fine,
Les seins mi-cachés sous la claire mousseline,
Nous descendions, riant au rire des galants,
Sous le porche du grand saint Trophime, à pas lents.
Quelles fêtes c'étaient ! La face brune et fière,

Le Pain du P

DRAME EN QUATRE ACTES, EN



FANETTE.

Un pauvre cotillon de cotonnade, un bout
De foulard, voilà ma parure. Je n'ai goût
A rien... Et pourtant si : ma passion, ma joie
Et mon doux passe-temps, les voilà ! Dieu t'envoie,
Gabriel ! aujourd'hui ta mère a grand besoin
De tes baisers.

GABRIELON.

Très loin ! ma cigale est très loin,
L'ingrate !

FANETTE.

Mes enfants, mes trois enfants sont toute
Ma vie et mon recours.

GABRIELON.

Comme elle chante ! Écoute !

NOUVELET.

Elle est libre, elle chante. O mère ! vous pleurez.
Qu'avez-vous ?

SCÈNE II

FANETTE, MALANDR

MALANDRAN.

Ils sont hauts, les blés,
Et roux comme un bel or; l'épi, lourd
Courbe la tige droite et dure qui s'incl
Dans le rond, tout le jour, valets et ch
Sans repos ont jeté les gerbes des gerb
Et sous le grand soleil — quel riche ten
Un encens monte au ciel de notre airé
Aussi ne puis-je pas quitter les travaille
Il me faut être ici, partout, et puis aille
Veiller sur le valet, la bête, la charrett
Si je manque, aussitôt le grand travail s
Or j'entends que tout soit sur l'aire poi
On l'a dit : « Mauvais temps est toujour
Et l'orage...

FANETTE.

A vrai dire, il ne menace

MALANDRAN.

Avec sa chevauchée, avant peu, maître Pierre
Va venir. Dès ce soir, il faut donc se hâter
Si nous voulons demain parer, fouler, venter,
Engranger. — Maître Pierre a promis, il est homme
De parole. — Après quoi, l'on pourra faire un somme.

Il sort.

SCÈNE III

FANETTE.

Toujours le même. Il vient, il part; pas un moment
Pour s'asseoir, me sourire, embrasser doucement
Les petits! Il est bon, il m'aime, moi, sa femme,
Mais l'amour de la terre est plus fort dans son âme;
C'est là sa passion! tous les jours, sans retard,
Il quitte la maison avant l'aurore et part
Plein d'ardeur retrouver sa maîtresse adorée,
La Terre! Apre amoureuse. Eh! qu'importe, elle agrée
A Malandran; de l'aube à la nuit, dans ses bras
Il la serre et rudoie, et le soir, il est las!
Quand il rentre, bourru, seul sous la cheminée,
Il mange, calculant les gains de la journée;

Pensif et sérieux, il n'a guère loisir
De vous dire un propos qui vous fasse
Le repas achevé, s'il daigne ouvrir la b
Il parle de ses biens, seul sujet qui le t
Ou trace à ses valets, grondant et méc
L'emploi du lendemain... Je suis jeune
Et personne n'entend ma plainte. Que
A lui je ne voudrais ni ne pourrais rie
Et quand je parlerais, il ne comprendr
Je dois l'aimer pourtant! — Des grelo
La chevauchée arrive, à grand train, s
Quelqu'un est en avant, le vieux Pierr
Mais non, ce n'est pas lui, non plus qu
Qui parfois le remplace... Alors, voyo
Ce garçonnet vaillant qui, sans blouse
Galope, les cheveux dans le vent, la m
Et fait claquer son fouet, brave et fier
Ou comme s'il était prieur de Saint-Élo

SCÈNE IV

FANETTE, VÉRANE

VÉRANET.

Bon vêpre!

FANETTE.

A toi de même.

VÉRANET.

Et la récolte est belle?

FANETTE.

Certes! Vois ces monceaux d'avoine et de touzelle,
Alors tu viens fouler?

VÉRANET.

Si Dieu veut.

FANETTE.

Quel es-tu?

VÉRANET.

Vous devez le savoir. Moi, j'ai bien reconnu
Votre air.

FANETTE.

Mon air?

VÉRANET.

Sans doute, au Mas, dans mon enfance,
Souvent je vous ai vue...

FANETTE.

Attends : ta ressemblance...
Non, je ne trouve rien.

VÉRANET.

Il faut donc que les ans
M'aient bien changé, maîtresse? Il n'est pas loin, le temps
Où vous étiez pour moi douce, accueillante et bonne.
Cherchez encor

FANETTE.

J'ai beau chercher.

VÉRANET.

Ceci m'étonne.
Véran!

FANETTE.

Quoi! Véranet qui nous arrive ainsi.
Et le vieux maître Pierre? On l'attendait aussi!

VÉRANET.

Le grand-père est dans l'âge; aussi bien cette année
Il m'a dit : « A chacun de faire sa journée :
Prends le fouet, petit. Moi, j'ai besoin de repos;
Je sens que mes vieux os s'approchent du grand clos;
C'est fini! »

FANETTE.

Cinquante ans acharné sans relâche
Il peina. Maintenant il a fini sa tâche.
Le repos mérité doit lui paraître doux.

VÉRANET.

Non pas! Lorsque je suis parti, le croiriez-vous!
Il s'est dressé tout droit, maudissant sa vieillesse.
Il me disait, les yeux tout en pleurs: « Vivre, qu'est-ce?
Un songe! Où donc sont-ils les jours de mes vingt ans?
Quand, hardi comme toi, l'âme et le cœur contents,
Je partais avec mes chevaux, dans un tonnerre.
Je passais, et les gens disaient: C'est maître Pierre.
Et je me sentais fier. Être jeune, c'est beau! »

FANETTE.

Pas pour tous.

VÉRANET.

La jeunesse est pour vous un fardeau?

FANETTE.

Oui, ton grand-père et toi, vous descendiez ensemble
Au Mas, après moisson; tu courais! Il me semble
Que c'est d'hier...

VÉRANET.

Neuf ans. J'étais enfant alors.

FANETTE.

En neuf ans, les enfants deviennent grands et forts.
Et tu portes, je crois, les moustaches?

VÉRANET.

A peine;
Un peu de poil follet. Mais, la saison prochaine,
J'en aurai.

FANETTE.

Que fait-on dans Arle, et que dit-on?

VÉRANET.

Toujours même travail, toujours même chanson.
Seulement le lundi de la Pâque, aux Arènes
On faisait courir : temps superbe, arcades pleines,
Cinq taureaux, diables noirs, beuglant, le mufle en sang!
Eh! zou! hardi! bravo! tout Arle applaudissant,
Lorsqu'un badaud, ma foi! leste comme une borne!
Le Clar, fut encorné de quatre coups de corne.
Chacun jette alors, pour le sauver du taureau,
Les femmes leur fichu, les hommes leur chapeau.

FANETTE.

Nous ne sortons jamais, nous. De cette aventure
Le Clar est mort?

VÉRANET.

abrégé [illegible] Lui, mort! Il a la peau trop dure.

FANETTE.

Puis, quoi de neuf encor?

VÉRANET.

Pas grand'chose : toujours
Des fillettes en tas, portant soie et velours,
Et belles.

FANETTE.

A ton goût?

VÉRANET.

Dam! s'il faut qu'on réponde...

FANETTE.

Comment la voudrais-tu, la tienne, dis-moi, blonde
Ou brune?

VÉRANET.

Je n'eus pas le temps d'y bien penser,

Toutes me font plaisir, quand je les vo
Eh! là-bas, les chevaux!...

Il sort.

SCÈNE V

FANETTE.

O jeunesse e
Et que je croyais morte! O ma jeunesse,
Des jours clairs où j'étais fille encore, p
T'être ainsi réveillée? Oui, je le sens, c'
Qui me gonfles le cœur et qui fais que j
Ce Véranet, c'est presque un enfant... T
Quand il parlait, je nous revoyais tous l
Comme il y a neuf ans...

SCÈNE VI

FANETTE, VÉRANE

VÉRANET.

Vous avez là

Superbes, qui, malgré leur mine un peu bourrue,
Bien pareils, bien couplés, doivent à la charrue
Creuser profond et dur.

FANETTE.

Sans doute.

VÉRANET.

Ils ont couté?

FANETTE.

Cent écus au marché d'Aix.

VÉRANET.

J'allai cet été
Dans cette ville d'Aix, après on vit Marseille.
Arle est beau, mais Marseille est puis la sans pareille!

FANETTE.

Je voudrais voir Marseille et le monde... Aussi bien
Tu t'en fus loin, Véran! quel âge est donc le tien?

VÉRANET.

Dix-huit ans à mon saint.

FANETTE.

Comme le temps vous change!
Tu n'es plus même.

VÉRANET.

Après le printem
On s'est un peu fait homme.

FANETTE.

Et tu t'es ra
Fanette ?

VÉRANET.

Fanette, oui. Pourtant il m'a sem
Vous m'excuserez... Il m'a semblé...

FANETTE.

Tu pe

VÉRANET.

Vous voir plus en soucis et moins souve
Sur les lèvres.

FANETTE.

C'est vrai, tu ne te tromp
Il m'est passé, le rire, et rarement, hélas
Je trouve occasion de rire.

VÉRANET.

Si jolie,
Et jeune, vous seriez triste ? Quelle folie
Mais à quoi pensez-vous ?

FANETTE.

Que vaillant comme tu
L'es, elle doit t'aimer d'un amour éperdu,
Ta mère. Et je l'envie!

VÉRANET.

Elle! ma mère est morte.

FANETTE.

Morte?

VÉRANET.

L'hiver dernier; assis devant sa porte,
Le vieux pleure depuis. Ah! La Noël, chez nous,
Fut noire cette année.

Ici un trait de passion par ricochet!
O! l'amo, qui était à garder!
p. 33

FANETTE.

Il m'aurait semblé doux
D'être ta mère.

VÉRANET.

On n'en a pas deux, et vous-même
La remplaceriez mal.

FANETTE.

Seul, sans cœur qui vous aime,
La vie est sombre... Et si quelqu'un... t'aimait?...

VÉRANET.

Me demander cela ?

FANETTE.

Je pourrais t'aimer, m

VÉRANET.

C'est mal de se moquer... Mais, voyez, l'
Et les bêtes ont soif.

Fanette veut aider Véranet à tirer le sea

Laissez ! on est solid

FANETTE, *prenant la corde malgré lu*
ses doigts à ceux de Véranet

Je t'aiderai.

VÉRANET.

Laissez !

FANETTE.

Véranet, je le veux

VÉRANET.

O Fanette !

FANETTE.

Le poids est moins lourd à nous deux.
Doucement, lentement, ainsi, rien ne nous presse.

VÉRANET.

O Fanette, laissez !

FANETTE.

Non ! trempe, par caresse,
Trempe dans l'eau glacée et mets là sur mon front
Ta main. Le front me brûle.

VÉRANET, *renversant le seau.*

Ah les valets riront
De savoir, j'en ai la rage au cœur et j'en pleure,
Que l'on me raille ainsi...

Ajouter ceci [illegible] En commentant la scène si lourde de la raillerie des valets I, v. au p. 36 sqq.

FANETTE.

Te railler !

VÉRANET.

Voici l'heure
Du travail.

FANETTE.

Te railler !

VÉRANET.

Le soleil qui des(
La marque. Adieu, Fanette.

FANETTE.

Et mon sein
Marque l'heure d'amour.

Haut.

Adieu !

VÉRANET.

Pâle et
Elle s'en va ! Fanette ! écoutez-moi, Fane

FANETTE.

Adieu !

VÉRANET.

Ses beaux yeux noirs, ses grands y
Rien ne nous voit. Là-bas, sous l'ardent
Les hommes harassés dorment tous, et l.
Fait le silence autour du vieux Mas solita
Fanette !

FANETTE.

Adieu !

VÉRANET.

Le mot que n'oubliera jamais
Mon cœur, elle l'a dit : — Véran, si je t'aimais !

Elle s'éloigne. Il la suit.

FIN DU PREMIER ACTE





DEUXIÈME ACTE

La grande salle d'un Mas.

SCÈNE PREMIÈRE

TANTE MIAN, RAMON, VALETS, SERVANTES,
puis FANETTE, *puis* MALANDRAN.

TANTE MIAN.

Riez! Bon, bon, riez! C'est une chose étrange,
Mais très certaine : si par hasard quelqu'un mange
Sans le savoir, pécaïre! ou bien par trahison,
De ce pain où l'enfer a mêlé son poison,
Il mourra dans l'année. Or, la méchante femme
Du vieux seigneur des Baux avait livré son âme
Et son corps aux baisers d'un jeune et beau galant:
Chaque jour elle allait, tremblante et se voilant,

ajouté [illegible] l'air [illegible] [illegible] omise.
q. 41.

Le rejoindre, et tous deux, en faisant fine chère,
Sans peur se régalaient du pain de l'adultère.
Un soir pourtant, surpris par le mari jaloux,
Dans la salle qui leur servait de rendez-vous,
Ils purent fuir, laissant le repas sur la table;
Alors l'époux, trouvant la vengeance équitable,
Fit asseoir ses enfants devant les mets servis,
Puis il leur dit : « Mangez tous six ! mangez, mes fils !
C'est moi qui vous convie. » Et, si l'histoire est vraie,
Trois moururent, le pain ayant un goût d'ivraie;
Et les autres depuis ne reconnaissaient plus
Leur mère... On avait fait des chansons là-dessus.

Elle fredonne.

Du pain du péché,
Le diable moud la farine.
Puis un bouc sur son échine
La porte au marché.

O beauté, pain de la jeunesse,
Pain si savoureux et si blanc,
Pain qu'on ne mange qu'en tremblant,
Pain de l'amour, pain des caresses.

A Fanette.

Mais vous ne dites rien, maîtresse ?

MALANDRAN.

Eh ! quoi ! Fanette
Connaît, tante Mian, cette vieille sornette.

Qui ne la connaît pas?... Allons, assez causé!
A l'ouvrage!...

Il sort en poussant les valets et les servantes.

TANTE MIAN.

Ah! ah! ah! que l'homme est peu rusé!
Ce pauvre Malandran! Toute rouge de honte,
Fanette s'est troublée en écoutant mon conte.
L'amour, dit-on, va sans lumière, à petit bruit :
Mais je suis vieille chatte et j'y vois dans la nuit.

SCÈNE II

TANTE MIAN, FANETTE, LE PETIT VALET.

LE PETIT VALET.

Dieu vous garde! Bonjour! C'est moi! Le soleil pique.
Les hommes ont grand soif par ces chaleurs d'Afrique,
Et pas mal faim. Pour quant aux bêtes, Véranet,
— Je l'ai laissé tout près des aires qui venait, —
Véranet les ramène.

FANETTE.

Apprêtez la besace,
Tante Mian, sortez le pain et la fouace,

Et regardez un peu si, pour nous, nous aurons
Assez de [illegible], d'[illegible] et de [illegible].

Au petit valet.

Approche-toi, petit, et tiens-moi la bouteille.

[illegible]

LE PETIT VALET.

Vous voulez donc jouer à l'encre vermeille,
Comme en vendange?

FANETTE.

Allons!

Bruit de sonnailles au dehors.

LE PETIT VALET.

Je vous le disais bien :
Écoutez les grelots. C'est le nouveau gardien,
Véranet, arrivant avec sa chevauchée.

Fanette tout émue verse de travers.

Bon! voilà maintenant que ma blouse est tachée!
On vous dirait émue, et vous avez la main
Peu sûre.

FANETTE.

Je tiendrai. Tu verseras le vin
Bien! Porte le flacon, et vous, Mian, le

SCENE III

FANETTE.

Il est noir, le péché. Qu'importe! je veu
Fût-ce jusqu'aux enfers, son doux chemin
Plein de fleurs et d'effroi, car j'aime! Et
Tout ici me condamne et parle de ma fa
Ce vieux mas, où jadis j'entrais la tête hau
Me voit coupable. Hier, j'étais fière, j'al
Sans crainte. Maintenant, le rire des valet
Me glace. Mes enfants, c'est à peine si j'o
Hélas! les caresser, chair innocente et ro
Malandran me fait peur; s'il entre par has
Je tremble et je rougis sous son loyal rega
Chaque soir, c'est affreux, quand vient l
J'ai honte d'entrer dans la chambre conj

Et je ferme les yeux pour ne pas voir le lit.
Mais mon cœur se soulève aux dégoûts qu'il subit :
Et puisque c'est l'instant où mon crime se dresse
Horrible, tour à tour l'épouse et la maîtresse,
Vieux Mas des Malandran, ô tuiles, ô paroi,
Ayez pitié, tombez, croulez, écrasez-moi !

SCÈNE IV

FANETTE, VÉRANET.

VÉRANET.

Eh ! quoi, toujours en pleurs, inquiète, égarée?
Mon amour n'est plus rien si le péché t'effraie !

FANETTE.

Je pleurais étant seule... et certes j'avais tort,
Mais te voilà, je ris.

VÉRANET.

Non, tu parlais de mort.
De tes frayeurs d'enfant quand seras-tu guérie ?

FANETTE.

Il me semble toujours que la maison me
Fanette, qu'as-tu fait ?

VÉRANET.

La maison n'en sai
Car notre paradis fut, mon cœur s'en so
Un bois silencieux, et ses rameaux plein
Garderont nos secrets.

FANETTE.

Le soir, dès qu'il
J'entends toujours quelqu'un qui march
Me poursuit...

VÉRANET.

La peureuse ! et tu ne m'
Qui viens pour te défendre ?

FANETTE.

Un crime est s
Soyons lierre et chêne, et que jamais ten
Puisse nous séparer !

VÉRANET.

Elle peut faire effor
La tempête ! le chêne est dur, le chêne
Et quant à Malandran...

FANETTE.

Crois-tu que je redoute
Sa colère ?... je sais... il me tuera sans doute ;
Mais si je tremble ainsi, c'est que depuis le jour
Où je t'aimai, Véran, j'ai peur de son amour.
Oh ! le voici, va-t'en !

SCÈNE V

Tout remanié, et pour l'arrangement des scènes, (c'est un [illegible]) puis pour travail de costume &c..

FANETTE, MALANDRAN.

MALANDRAN.

Tiens, Fanette, devine
Ce que j'apporte là.

FANETTE.

Mon Dieu ! je suis peu fine
A ce jeu. Quelque nid pour Nouvelet ?

MALANDRAN.

Encor !

FANETTE.

Des bonbons ?

MALANDRAN.

Une chaîne avec la cro

FANETTE.

Une chaîne ? pour moi !

MALANDRAN.

Les écus cett
Font un gros tas sur l'aire : en prendre u
Ne s'y connaîtra point, me suis-je dit. Et
Ces jours derniers, j'ai cru te voir quelq
Et je t'aime. — Est-ce assez galant ? — Bier
Avec sa joie... Allons, prends...

Il passe la chaîne au cou de Fanette.

FANETTE, *à part.*

Ah ! c'es
Et plutôt...

MALANDRAN.

Tournons-nous pour qu'on
Parfait ! Va maintenant. Tu sais que dès
Nos derniers sacs rentrés, le mas se me
Va, va te faire belle, il est temps, va, F

SCÈNE VI

FANETTE, MALANDRAN.

FANETTE.

Plutôt partir!

Elle sort.

MALANDRAN.

Fanette, honneur de la maison,
Belle comme un beau jour de la belle saison,
C'est toi la cause, au Mas, si tout rit et prospère.
Riche homme qu'on salue, honoré, je suis père
De trois enfants qui vont déjà gaillards et forts.
Fanette mène tout, doucement, sans efforts,
Et je crois qu'au besoin elle mènerait même
Malandran. On l'écoute, on la respecte, on l'aime.
Fanette a l'œil sur tout, de la cave au buffet;
Le pain que nous mangeons, c'est elle qui le fait!
Et c'est pourquoi je veux que demain chacun dise :
Fanette la plus sage est aussi la mieux mise.

SCÈNE VII

MALANDRAN, LE PETIT VALET,

LE PETIT VALET.

Maître, un malheur !

MALANDRAN.

Quoi ?

LE PETIT VALET.

Ventre à terr
Elles ne sont pas six, on en aurait dit cer
Tout à l'heure, tandis que nous dormion
— Véran n'est donc pas là ? — Ses caval

MALANDRAN.

Veux-tu parler ?

LE PETIT VALET.

Eh bien! dans un vertige fou,
Narine au vent, crinière au vent, et sans licou,
Ses cavales s'étant, paraît-il, détachées,
S'en allaient, galopant à travers les jonchées
De gerbes... On criait au secours, et j'ai fui.

MALANDRAN.

Je le disais encore à Véran aujourd'hui :
Méfions-nous de la jument trop bien nourrie;
Elles auront pris peur en quittant l'écurie,
Et le brave garçon, malgré force et bon cœur,
N'a pu les retenir.

RAMON, *l'arrêtant.*

Maître! Maître, un malheur!
J'étais dans la saulaie. Alors entre les branches
J'ai vu passer, de mes yeux, les cavales blanches...
L'une portait Fanette et Véranet.

MALANDRAN.

Tu mens,
Ramon!

RAMON.

Maître, on connaît d'autres enlèvements.

Je dis ce que j'ai vu, rien de plus. J'ai
Qui fut tienne, s'enfuir, échevelée, en
Avec un homme; et, tiens, vois ce bijo
Elle me l'a jeté.

MALANDRAN.

Ramon, je les tuerai!

FIN DU DEUXIÈME A





TROISIÈME ACTE

Une salle d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HOTESSE, VÉRANET, *puis* FANETTE.

VÉRANET.

Femme, nous sommes las. Pouvez-vous nous loger,
Cette nuit ?

L'HOTESSE.

La maison est ouverte.

VÉRANET.

Un be
— Nous nous étions perdus — m'a mon
Au loin, sous la clarté des astres.

L'HOTESSE.

Sainte
D'où venez-vous si tard ? Votre cavale a
Tant son poil est mouillé, de sortir de l
Et vos habits poudreux...

VÉRANET.

C'est bon ! soi

L'HOTESSE.

On voit que vous étiez pressés.

VÉRANET.

Est-ce loi

L'HOTESSE.

Cette ? Bien à cinq ou six heures, s'il vo
D'aller vite.

VÉRANET.

On ira très vite !

L'HOTESSE.

Alors quelle est
Celle qui, blondine et pâle, vous accompagne?

VÉRANET.

Ma femme.

L'HOTESSE.

Et vous allez ainsi?

VÉRANET.

Droit en Espagne.
Je négocie un peu sur la laine et les grains...

L'HOTESSE.

La récolte a manqué dans les pays marins.
Vous trouverez là-bas plus d'un bon coup à faire...

VÉRANET.

Oui! si j'arrive à temps, j'ai ma fortune.

SCÈNE II

L'HOTESSE, VÉRANET, FANETTE, L'ENFANT DE L'HOTESSE.

L'ENFANT DE L'HOTESSE.

Mère!

Mère!

L'HOTESSE.

J'y vais, j'y suis.

L'ENFANT.

Plus vite!

L'HOTESSE.

Ah! le bandit!

FANETTE.

Ah! laissez-moi de grâce embrasser le petit.

Elle le caresse, l'embrasse et lui donne un biscuit.

L'HOTESSE.

Remercie, et puis va jeter quelques brindilles
Sur le feu.

A Fanette.

Avez-vous des enfants, gars ou filles?
Mais peut-être... pardon!...

VÉRANET, *à Fanette qui pleure.*

Toi, laisse ce marmot.
Laisse-le, je te dis.

A l'enfant.

Va-t'en voir si le pot
Au feu ne verse pas dans l'âtre. On te réclame
A la cuisine. Zou! hardi! zou!

L'enfant se sauve auprès de sa mère.

L'HOTESSE, *en sortant, se retourne sur le seuil.*

Cette femme
N'est pas la tienne!

Elle arrache le biscuit à l'enfant et le jette.

SCENE III

VÉRANET, FANETTE, *assise aupı*

VÉRANET.

Eh bien, notre fati

FANETTE.

Je n'en puis plus. Depuis qu'emportée
Nous partîmes, quel train d'enfer! Je
Et brisée.

VÉRANET.

Oui, ce fut une course éper

FANETTE.

Éperdue et terrible autant que nos am
La terre avec le ciel fuyaient. Je crois
Te tenir, et je sens toujours, malgré la
Qui me brûle, le vent de la course à n
Tu ne me quitteras jamais? Des fois, j'
Pose là ta main brune, ainsi, bien sur
Endors-moi, parle-moi.

VÉRANET.

Là-bas je sais des plages
Où je retrouverai mes cavales sauvages;
On pourra s'y cacher dans la paix, si tu veux.
L'Afrique est sœur de la Provence; toutes deux
Ont même clair soleil et la même mer blonde;
Viens!

FANETTE.

Où tu voudras!

VÉRANET.

En Afrique!

FANETTE.

Au bout du monde!
Je te suivrai partout. Quand partons-nous?

VÉRANET.

Ce soir!

FANETTE.

Il fait nuit.

VÉRANET.

Ma cavale a pour voir dans le noir,
Bon œil, elle a bon pied, et, sans reprendre haleine,
Sans manger, elle peut traverser mont et plaine...

FANETTE.

Ton désir est bien prompt...

VÉRANET.

Oui, promp

Prompt comme le bonheur...

FANETTE.

Et promp

VÉRANET.

Encor la mort? Encor Malandran? Allons,
Assez pleuré. Tes pleurs feraient lâche n
Mourir?... Pourquoi mourir quand on s'ai
Réveillez-vous, l'hôtesse, et pressez le r

Il frappe à coups de poing sur la table.

Réveillez-vous, car dans une heure on r
Le voyage... Allons, haut!...

L'HOTESSE, *servant.*

Mais c'est
De vouloir s'en aller, seuls, par un pare

VÉRANET.

Monte-nous du bon vin, du vin de cinc
Pour servir un festin papal, pille et sac
Ta basse-cour... Après, que le ciel fass

Nous partirons tous deux, fiers, la main dans la main,
Et tant mieux si l'éclair nous montre le chemin!

L'HOTESSE.

Vous êtes prêts.

VÉRANET.

Merci!

SCÈNE IV

FANETTE, VÉRANET.

VÉRANET.

Tout seuls, ô ma Fanette.
Seuls! Ainsi nous voilà tout seuls et l'âme en fête!...
Le vent gronde, il fait noir, j'ai poussé les verroux,
Car si quelque importun ou bien quelque jaloux
Osait venir!... Mais j'ai grand tort de rêver guerre.
Assieds-toi devant moi, bois et remplis mon verre.
Encor!

Il boit.

La table est riche et le vin tout soleil;
Vienne s'il veut le diable! O bonheur sans pareil!

Laissons le vent d'autan se plaindre dans
Ris et mange, Fanette, et montre tes den

FANETTE.

Je vois bien qu'il faut rire!...

VÉRANET, *le verre en mai*

A l'amour

FANETTE.

Ta tête va tourner.

VÉRANET.

Bast! il sera charman
De tomber dans tes bras!

Il la prend par la taille.

FANETTE.

Oui, mais plus t

VÉRANET.

D'un fil d'or à ton cœur attache-moi, m
Et compte sur l'amour! Aussi loin qu'il v
Toujours au grand galop l'amour nous m
Du vin, Fanette!

Il tend son verre.

FANETTE, *lui donnant un baiser.*

Non, un baiser. Ces ivresses
Sont meilleures.

VÉRANET.

Alors, soit! Pleuvent les caresses,
Pleuve le vin! J'ai soif. J'aime. Buvons toujours,
Aimons toujours; mêlons vin vieux, jeunes amours.
Quoique en disent les gens, quoique Fanette en dise,
Toute ivresse a du bon qui vous emparadise!

Il chante d'un ton de défi.

Du pain du péché
Le diable moud la farine,
Puis un bouc sur son échine
La porte au marché.

FANETTE.

O beauté, pain de la jeunesse,
Pain si savoureux et si blanc,
Pain qu'on ne mange qu'en tremblant,
Pain de l'amour, pain des caresses!

Véranet a rompu le pain. Il en offre une part à Fanette.
Ils mangent en se regardant. Ici, quelqu'un frappe.

VÉRANET.

Qui va là? Que veut-on? Qui frappe de la sorte?

On frappe de nouveau.

Mais on va, double dieu, faire sauter la

On frappe de plus en plus fort. Il cess

Suis ton chemin, rustaud ! La rose que v
N'est pas pour toi. Peut-on faire tapage
Va chercher ton lit dans l'étable.

FANETTE.

Je fr

VÉRANET.

Eh quoi ! toujours trembler... quelque
Ou quelque bouvier ivre ?...

FANETTE, *à part.*

Ou Malan

VÉRANET.

La porte va crouler sur ses gonds fracas

Il va à la porte et l'ouvre.

Voyons le trouble-fête et ce qu'il nous
Quel es-tu ? Que veux-tu, l'homme ?

SCÈNE V

Les Mêmes, MALANDRAN.

MALANDRAN.

Je veux ma femme!

Fanette, les deux mains sur son visage, tombe à genoux.

VÉRANET.

Elle n'est plus ta femme.

MALANDRAN.

Ainsi c'est toi l'amant?
Je la veux, je l'ai dit.

VÉRANET.

Pourquoi?

MALANDRAN.

Tout simplement
Pour la tuer.

VÉRANET.

Alors réglons l'affaire ensen
J'ai bu, mais j'y vois clair et cette main r
Point trop; elle est solide, et, si le cœu
Garde-toi, je commence.

MALANDRAN, *lui mettant la main s*

Asseyons-nous

Il l'assied sur la chaise; Véran bondit, l
et en prend un.

VÉRANET.

Prends ce couteau, vieillard et puisqu'il
Approche, je suis seul, vois: mais vous
Que je n'aurais pas peur... Allons, pren
Qu'a-t-il donc à rêver, droit, dans son g
Voyons! réveille-toi, l'homme fort; on t'
C'est Véranet, un nain... Laissons pleure
Et puis, l'un des deux mort, Malandran,
Avec qui, cette nuit la belle couchera.

MALANDRAN.

Je n'en veux plus, roufian, garde-la! Die
De mes enfants, ma femme, ô Dieu! Tu
Dormir dans ton lit; oui, tu le peux; mo
Elle, prostituée! Alors eux, des bâtards!
Et, je les aimais tant!

Il éclate en sanglots, puis, après un silence, il va vers la table et plie tout dans la nappe, pain, vin, rôti, devant les amoureux stupéfaits.

Mais je veux leur apprendre
Ce qu'est leur mère.

à Fanette.

Après tu pourras les reprendre.
Ils mangeront le pain que ta bouche a touché,
Dussent-ils en mourir.

FANETTE.

C'est le pain du péché!
Malandran! Malandran!

VÉRANET, *essayant de la retenir.*

Où vas-tu? La tempête
Redouble...

FANETTE.

Ah! puisse-t-elle éclater sur ma tête!

Fanette repousse Véranet avec violence et fuit.

FIN DU TROISIÈME ACTE





QUATRIÈME ACTE.

Une salle dans le mas. — Un grand lit à droite, dans le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

MIAN, *et les* ENFANTS.

MIAN, *aux enfants.*

Là ! c'est assez pleurer, il est temps de finir.
Votre père est en route et s'en va revenir,
Apportant, pour les trois, si vous êtes bien sages,
Des joujoux de Beaucaire et de belles images.
Vite, séchons ces yeux et dans votre grand lit
Dormez, en l'attendant, dormez ! dors, toi, petit !

SCÈNE II

MIAN, RAMON.

RAMON.

Tante Mian?...

MIAN.

Ramon?

RAMON.

Quoi de neuf?

MIAN.

Rien encore.

RAMON.

Pourvu — je n'en ai pas dormi jusqu'à l'aurore —
Qu'au malheur d'avant-hier quelque nouveau malheur
Ne s'ajoute! J'ai peur : s'il rejoint son voleur,
Malandran le tuera.

MIAN.

Dieu saint! Quelle misère!

Les enfants tout le jour n'ont qu'un c
Et rien ne les console et plus rien ne

SCÈNE III

LES MÊMES, MALANDI

MALANDRAN, *las, suant, couvert de pou*
l'épaule la nappe de l'auberge plei

Où sont-ils, les bâtards qui regrettent
Je les consolerai, moi! Voyons, place
Le voyage fut long et j'ai l'échine lass
Car marchant sans repos de la nuit au
J'apporte, ici j'apporte un étrange fes
Vous autres, déshonneur de ma famill
Où l'on ne connaissait que vertu dom
Rejeton détesté mais qui n'est pas le n
Enfants de la perdue et du bohémien,
Venez, ô mes bâtards, venez, la table
De la gueuse et du gueux continuez la
C'est là votre héritage, à vous qui n'a
De père, et vous saurez faire honneur

Il décharge son fardeau sur la table e
lit des enfants.

MIAN.

Il est fou!

RAMON.

Malandran!

MIAN, *s'approchant.*

Pitié!

RAMON, *essayant de le retenir.*

Que vas-tu faire?

MALANDRAN, *les repoussant.*

Je suis le maître ici.

Il se penche vers l'alcôve, il tire par les bras les enfants effrayés ; il les assied par force sur les chaises autour de la table.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES ENFANTS.

MALANDRAN.

Donc, puisque votre mère
Ne pense plus à vous, mangez, mets recherché,

Tristes enfants, mangez le pain de son
Mange, Gabrielon; et toi, Nouvelet, n

MIAN.

Assez!

RAMON.

Des innocents!

MALANDRAN.

Eh bien, quoi? j

MIAN.

Eux que vous aimiez tant!

MALANDRAN.

Non, mon c
Tout amour.

MIAN.

Nouvelet!

RAMON.

Maître, mon vi
C'est affreux!

MALANDRAN.

Laissez donc, avec ces pi
Au fond, que me sont-ils?

RAMON.

Mais ton sang dans leurs veines
Court.

MALANDRAN.

Mon sang ! dis-tu ? Non ! ils n'ont rien de mon sang !
Qui les fit ? On l'ignore. Un poison malfaisant
Est sous leur peau.

RAMON.

Parler ainsi ? la santé brille.
Sur leur joue.

MIAN.

Ils sont bien tous trois de la famille.

MALANDRAN.

Ils sont tous de l'enfer ! Un sorcier connaîtrait
La marque.

RAMON.

Mais l'aîné, lui, c'est tout ton portrait.

MALANDRAN.

L'aîné, je le sais trop, ne sort pas de ma souche.
A qui ressemble-t-il ? cherchons...

RAMON.

Son nez, sa bouche...

MALANDRAN.

Sa bouche, ni son nez, dis-je, n'ont rien des vieux.

RAMON.

Mais prends donc un miroir, tu te connaîtras mieux,
Ce sont tes yeux et ton menton...

MALANDRAN.

Mon Dieu! j'y pense,
Sais-tu bien ce qu'est tout cela? la ressemblance,
Le menton et les yeux d'un valet de malheur
Qu'il me fallut chasser voici sept ans. Voleur!
N'était-ce pas assez de voler sur ma terre,
Partout et tous les jours de me voler sur l'aire,
Jusque dans le grenier que mon travail remplit,
Sans encore, ô Judas! me voler dans mon lit!

Dans Aub., il lui prend la tête dans sa main. 6-90

RAMON.

Ce valet — car ici ta fureur déraisonne —
Ce valet est parti depuis sept ans. Personne
Ne le vit plus et ton Gabriel a cinq ans!

MALANDRAN.

Il sera revenu, comme font les brigands,

La nuit, forçant la porte et franchissant la haie.
Ou plutôt, pourquoi pas? on le sait, rien n'effraie
Le crime, il aura — c'est en effet plus hardi —
Osé porter chez moi la honte en plein midi!

RAMON.

Puisse Dieu t'éclairer! Mais regarde, examine
Nouvelet; vois ses airs, son biais, sa gente mine,
Ce sera tout ton père : aussi bon, aussi franc.

MALANDRAN.

Dieu m'éclaire, hélas! trop : au père, au père-grand,
Il ressemble comme au soleil la triste lune
Des nuits d'hiver. O sort! ô comble d'infortune!
Nouvelet, je le vois, n'est que le fils bâtard
D'un de ces vagabonds qui viennent sur le tard
Quêter un peu de pain avec la retirée...

RAMON.

Ta femme au temps d'alors était pure et sacrée.
Tais-toi, car l'innocent que tu hais aujourd'hui
Ressemble à feu ton père, et seulement à lui.
Comme le petit-fils, souviens-t'en, le grand-père
Avait les cheveux noirs.

MALANDRAN.

Noirs, mais ne frisant guère,
Lisses plutôt. Compare avec ce front crépu!

RAMON.

Tu railles, maitre; ton père, je l'ai co
Jeune: il était de même.

MALANDRAN.

O mensong
Tu connaissais bien mieux ma femme,
Car Mius est rousseau comme elle et c

RAMON.

Maître, tu deviens fou !

MALANDRAN.

Silence, ami sa
Qui — ta honte à la mienne est à prés
As souillé la maison qu'on t'avait confi

RAMON.

Mais la rage t'aveugle !

MALANDRAN.

Ah ! je veux t'é

RAMON.

Recule, Malandran ! Mais, tu m'en voi

Je ne veux pas lever la main contre mon maître,
Ce que tu dis n'est pas, certes, et ne peut être!
Pour t'épargner le crime et ses regrets tardifs,
Devant Dieu, devant ceux qui dorment sous les ifs,
Sur mon âme et sur l'âme honnête de mon père
Je jure que tu mens!

MALANDRAN.

Pour toi... non pour la mère.
Ah! si dans ce moment elle pouvait venir!...
J'ai du moins les enfants.

RAMON.

Non! ceci va finir!

MALANDRAN.

Mius, un beau biscuit! Nouvelet, de la viande!
Encore un coup de vin, Gabriel! va, demande,
Ce morceau fait envie et tu l'achèveras!
C'était le sien. Bâtards, mangez...

SCÈNE V

LES MÊMES, FANET

FANETTE.

Ne mangez pas, enfants, car ce pain
Frappe-moi si tu veux, Malandran! m
A ces pauvres petits, à ces agneaux c
Maître, ils sont innocents, ils sont pu
Frappe-moi, tu le peux, mais épargn
Tendre à faire pitié. Ciel! avoir ce c
De me traiter ainsi Gabrielon, Noël,
Et, jusqu'au fond du nid, mon Mius!

MALANDRAN.

Est de moi? dis!

FANETTE.

Je suis folle, je suis
Et de tous les mépris je veux que l'o
A tes pieds me voici toute... Allons,
Frappe! je n'ose plus me dire ta moi
Mais pardonne aux enfants!

MIAN.

O maître, faites grâce !

RAMON.

Grâce pour elle. Vois ! ton Nouvelet l'embrasse,
Vois, ils l'embrassent tous.

FANETTE.

Eh ! quoi, vos mains, vos bras
Sur mon cou, sur mon sein. Non, non, je ne veux pas !
Je ne veux pas, Noël !...

Elle cherche à se débarrasser de leurs petites mains.

Gabrielon, évite
De m'approcher ! Va-t'en, Mius, je suis maudite.
Ah ! ne m'approchez pas, je vous ferais mourir !
Avoir eu tant de joie, hélas ! à les nourrir,
Et n'oser plus jamais leur faire une caresse !
Allez à votre père ! allez tous ! sa rudesse
Ne tiendra pas devant vos larmes.

Elle les pousse vers lui.

Malandran,
Embrasse-les, car mon malheur est assez grand.
Que j'en sois, et c'est juste, accablée, écrasée,
Mais eux, pauvres petits ! purs comme la rosée,
Qu'ont-ils pu faire, enfin, dont ton cœur soit fâché ?
Et pourquoi les punir, quand seule j'ai péché ?

MALANDRAN.

Plût au ciel qu'en naissant, ô Fanett
T'eût étouffée ! Il dort, lui, dans le
Il est heureux, lui ! Moi, je dois voi
Et boire l'affreux vin que tu me ver
L'honnête homme vivait encore, hé
Le tuerait ! La jeunesse à s'éprendre
Elle croit tout savoir, tout pouvoir ;
Sont sages, et souvent on s'en trou
D'écouter leur raison... Au chef de
Quand je fis la demande : « Alors,
Tu lui plais, me fit-il ; elle est bien
Tout juste ses quinze ans. Mais tu la
A Saint-Trophime, alors, souriante
Je te menai comme en triomphe, h
Où l'homme montre à tous celle-là
Pour lui donner sa joie et prendre s
Où livrant et son cœur et sa vie et s
Et sa foi qu'il lui jure ainsi qu'à Not
Il remet en ses mains les clefs de la
Disant : « Tout est à toi, prends tou
Pouvais-je faire plus ? Voyons, Fane

FANETTE.

Lorsque tu vins dans la petite maiso
Me chercher, volontiers, je partis a
Je t'aimais, ou du moins je le croyai

Tes vignes et tes blés et ta ferme remplie
N'étaient pas tout... L'amour, trop souvent on l'oublie.
Moi, je croyais l'avoir dès que nous serions deux.
Je le rêvais si bon, si doux, si savoureux,
L'amour ! et j'attendais mourante et solitaire.
Tu ne voyais rien, toi, tu songeais à la terre.
Puis, un jour, comme au ciel noir d'orage, pareil
A quelque Dieu vainqueur, se montre le soleil,
L'amour, tout cet amour que je cherchais en rêve,
M'apparut, vision délicieuse et brève,
Sur le front d'un jeune homme, oh! bientôt reconnu !
Celui que j'attendais, l'amour était venu !
En l'espérant de toi, tu le sais trop bien, maître,
Que je m'étais trompée, et ce ne fut peut-être
Ma faute ni la tienne... Hélas ! j'ai rencontré
L'amour, c'est là mon crime ! et, tu vois, j'en mourrai.
Je ne demande rien, je sais que je mérite
La mort; tu peux frapper, maître, mais frappe vite !

Ount le trairé ! S'èro aici, lou jouvènt,
Vous pourrièu me sebra de si poutouns ardènt. 97

MALANDRAN.

C'est à Dieu de donner la vie ou bien la mort !
Je laisse, quant à moi, ma vengeance au remord,
Et, qu'il arrive ou non, va, je te tiens pour morte.

FANETTE.

Morte ? oui, Malandran, morte !

Elle se frappe d'un couteau.

MALANDRAN.

Ou

Il faut que devant tous elle expire !

MIAN.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES VALETS *s'empr*
Fanette morte. VÉRAN

VÉRANET.

Pourquoi ces cris ? Pourquoi ces femr
Bras au ciel !

MALANDRAN.

Toi ! l'amant de la pros
Regarde !

VÉRANET.

Meurtrier !...

MALANDRAN.

Paix ! elle s
Le meurtrier — tu sais que j'aime pe
C'est toi !... Va ! maintenant je te lai

MIAN.

Pleurez, pauvres petits qui n'aurez plus de mère !

RAMON.

Le sang a rejailli sur eux...

MALANDRAN.

Sang adultère
Qui tache pour la vie et le nom et l'honneur !
Puisqu'elle nous a pris à tous notre bonheur,
Sa fosse n'aura point de croix qui la protège.
Valets, creusez le trou, sous la pluie, à la neige,
Et que nul, sauf les vers, n'en connaisse le lieu.
Il est amer, le pain du péché !

MIAN, *aux enfants.*

Priez Dieu !

FIN



Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.





